

XYZ. La revue de la nouvelle



Normalité

Raymond Lalonde

Number 37, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, R. (1994). Normalité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 39–41.

NORMALITÉ

RAYMOND LALONDE

La première fois que mon soulier gauche me parla, je ne sus que lui répondre. Non pas que sa question fut complexe ou impertinente, mais un soulier parlant n'était pas exactement l'idée que je me faisais de la normalité.

— Alors, comment ça va aujourd'hui? me répéta-t-il de sa voix nasillarde.

Je n'avais pourtant rien bu, rien pris avant de venir travailler qui pouvait expliquer cette subite défaillance de mon cerveau. J'étais convaincu d'être en proie à une hallucination, car sinon comment expliquer ce qui venait de se passer?

Quoi qu'il en soit, je résolus de continuer à travailler comme si rien ne s'était passé, espérant que ce phénomène s'estomperait tout seul. Mais malgré mes efforts pour l'ignorer, mon soulier gauche continua à me parler, me débitant toutes sortes de banalités toutes plus affligeantes les unes que les autres.

Exaspéré, je finis par me déchausser et j'enfermai la chaussure fautive dans un tiroir. Enfin, le babil imaginaire avait cessé. Quel soulagement!

Le silence ainsi revenu, je pensai que cet incident était le signe qu'il était grand temps que je songe à prendre des vacances. De toute évidence, mon système nerveux réclamait un repos. Et j'allais m'y mettre immédiatement en prenant congé pour le reste de la journée.

Fort de cette résolution, je sortis mon soulier gauche du tiroir, car je me voyais mal déambuler à l'extérieur en chaussette. Mal m'en prit, car l'objet se remit aussitôt à jacasser à qui mieux mieux! C'en était trop! Je le jetai par terre et m'enfuis de mon bureau à demi chaussé, et tant pis pour ce que les gens diraient.

Le lendemain, après une longue nuit de sommeil, ce ne fut pas sans une grande appréhension que je retournai à mon travail.

Allais-je de nouveau être victime d'hallucinations? Je ne me sentais pas la force d'affronter une telle épreuve, surtout que le retour chez moi la veille, avec un seul soulier, avait été déjà pas mal éprouvant. Évidemment, tout le monde m'avait regardé comme si j'étais fou. Si j'entendais à nouveau mon soulier parler, nul doute que je ne tarderais pas à abonder dans leur sens.

À mon grand soulagement, le concierge avait fait le ménage et l'objet redouté n'était visible nulle part. J'envisageais donc la journée avec un regain d'optimisme lorsque le crayon que je venais de saisir se mit à se tortiller comme un ver entre mes doigts.

Je poussai un cri et ouvris la main: le crayon en profita pour sauter par terre avec un couinement. Avec une rapidité surprenante, il détala et courut se cacher derrière la corbeille à papier.

Cette fois-ci, ce fut dans un état de panique complet que je sortis de mon bureau. Je me rendis directement à l'hôpital, à l'aile psychiatrique, où je demandai à voir quelqu'un de toute urgence.

Au bout de quelques heures, un psychiatre accepta de me voir.

Je lui racontai ce qui m'était arrivé. Il m'écouta d'un air grave.

— Vous m'avez bien dit que vos souliers vous parlaient? me demanda-t-il. Voilà qui est en effet très étrange, voire même inquiétant.

— En fait, fis-je remarquer, c'est seulement mon soulier gauche qui me parlait. Pas le droit.

Son visage s'éclaircit.

— Ah, mais ça change tout! dit-il. Rassurez-vous, vous êtes parfaitement normal. J'avais cru que vous me disiez que vos deux souliers parlaient, et tout le monde sait très bien que seuls les souliers gauches parlent, jamais les souliers droits. Vous m'avez fait peur!

— Et le crayon, rétorquai-je, abasourdi par cette incroyable réponse, c'était normal aussi, ça?

— Le crayon, c'est autre chose, admit-il. Aviez-vous écrit des choses vulgaires pour qu'il se rebelle ainsi contre vous? Habituellement, quand un crayon se défile, c'est qu'il a été scandalisé par quelques mots obscènes. Était-ce le cas?

Comme je restais là, bouche bée, incapable de répondre, le psychiatre reprit:

— Vous savez, le seul problème chez vous, c'est que vous semblez, curieusement, vous effrayer d'événements parfaitement banals et normaux. Comme si vous étiez, disons... déphasé par rapport à la réalité. Par exemple, que pensez-vous de mon cactus, là, derrière vous, dans la bibliothèque ?

Je me retournai pour regarder ce qu'il m'indiquait. Ça ressemblait à n'importe quel cactus, sauf que ça portait des lunettes à double foyer et que c'était occupé à lire une version miniature des *Pensées* de Pascal.

— Votre... votre cactus, bredouillai-je, il... enfin, je... j'ai l'impression de le voir... ça n'a pas de sens, je sais, mais il me semble bien qu'il est en train de lire !

— Et puis après, répliqua le psychiatre, surpris, depuis quand les cactus font-ils autre chose que lire les ouvrages des grands penseurs ? Qu'est-ce qui vous étonne là-dedans ?

Sans répondre, l'esprit au bord du gouffre, je me précipitai au-dehors, courant n'importe où, à la recherche d'un endroit sain, compréhensible, normal.

Lorsque je vis, au coin d'une rue, deux parcomètres danser lascivement une lambada effrénée sous l'œil indifférent et blasé des passants, quelque chose céda en moi et je m'évanouis. Je me réveillai à l'asile, où je restai treize longues années.

Maintenant que je suis sorti, et que ce cauchemar est loin derrière moi, je ne peux m'empêcher de penser à la fragilité de l'existence. Qu'elle est ténue, la ligne qui sépare la réalité de la folie !

Quand je me remémore les événements passés, j'ai de la difficulté à imaginer comment j'avais pu en arriver à être à ce point déconnecté du monde concret. Avec quelle facilité j'avais sombré dans un monde de délire paranoïaque absurde et insensé.

Mais désormais je suis guéri, je suis à nouveau un être sain et normal, parfaitement adapté au monde réel. Plus d'hallucinations : fini le temps où je m'imaginai que les souliers gauches étaient muets, que les crayons n'avaient pas de sens moral et que les cactus ne savaient pas lire.

Je me suis trouvé un nouvel emploi et je me sens bien dans ma peau.